

légitimant le pouvoir des chefs héréditaires vis-à-vis des Affaires indiennes. Enfin, en comparant l'expérience algonquine avec celle d'autres communautés autochtones de Mi'kma'ki (territoire traditionnel des Mi'kmaq englobant les provinces atlantiques et la Gaspésie) ou du Saint-Laurent et des Grands Lacs aux *xix^e* et *xx^e* siècles, on peut se questionner sur la façon d'interpréter l'introduction du système d'élection triennal. Alors que certains voient une rupture dans la transmission du pouvoir menant à une plus grande démocratisation de la vie politique, d'autres relèveront qu'il s'agit d'un nouvel outil de contestation mobilisé dans un contexte de luttes de pouvoirs internes aux communautés – notamment entre l'élite traditionnelle et une nouvelle génération aspirant au leadership –, auquel s'ajoute l'ingérence de l'agent indien. À cet égard, il est intéressant d'examiner le cas de la bande de Timiskaming présenté par Inksetter (p. 441-450). Celui-ci nous apparaît être un exemple de l'utilisation de la législation coloniale dans une dynamique de légitimation de certains groupes aspirant à la chefferie au sein de la bande – incluant l'agent indien McBride d'origine métisse – davantage qu'un signe de la mise en place d'une nouvelle forme de leadership basée sur la compétence (p. 478).

En conclusion, l'auteure souligne son étonnement face à l'absence de contrainte dans le processus menant aux changements culturels observés chez les Algonquins au *xix^e* siècle. Certains historiens familiers avec l'historiographie des *xvii^e* et *xviii^e* siècles, voire du début du *xix^e*, y reconnaîtront un schéma assez typique de la phase initiale de la rencontre, moment précédant la colonisation intensive du territoire généralement caractérisé par les échanges et l'interdépendance. Ce n'est qu'une fois l'accaparement des terres et des ressources bien amorcé que la relation de pouvoir bascule à l'avantage de la société coloniale. En même temps que celle-ci met en place les outils législatifs et institutionnels lui assurant la mainmise et le contrôle du territoire, de ses ressources, voire des premiers occupants eux-mêmes, la capacité des communautés

autochtones à prendre des initiatives et à s'adapter à ces changements se trouve drastiquement restreinte par l'horizon limité des réserves.

Grâce au travail de recherche minutieux qu'Inksetter présente dans cette monographie d'un grand intérêt, nous disposons non seulement d'un meilleur portrait des impacts positifs de certains échanges culturels et adaptations chez les Algonquins de l'Abitibi et du Témiscamingue durant le *xix^e* siècle, mais aussi des transformations engendrées sur la structure même de l'organisation sociale et du pouvoir politique. Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage appelé à devenir une référence en histoire autochtone au Québec et nous espérons qu'un index sera ajouté aux éditions subséquentes.

Mathieu Arsenault
Département d'histoire,
Université York, Toronto



Voix, Visages, Paysages. Les Premiers Peuples et le *xxi^e* siècle
Élisabeth Kaine, Jean Tanguay et Jacques Kurtness (dir.). La Boîte Rouge vif, Presses de l'Université Laval, Québec, 2016, 232 p.

SI LA DÉMARCHE MUSÉALE ethnographique repose sur les principes de conservation, de partage et de transmission, elle passe aussi par un travail de sélection pouvant parfois être source de désarroi. Ainsi, prioriser des informations, choisir les artefacts exposés et réfléchir aux modalités de leur mise en scène sont autant d'éléments qui, s'ils ne font pas l'objet d'une approche collaborative et éthiquement responsable, sont susceptibles de participer à l'essentialisation des peuples autochtones. C'est donc conscients de cet écueil et soucieux de ne pas présenter les Premières Nations et les Inuits en regard des « lourdes pertes

culturelles subies depuis le milieu du *xix^e* siècle » (p. 1) qu'Élisabeth Kaine (professeure d'art à l'Université du Québec à Chicoutimi, d'origine irlandaise et wendate), Jacques Kurtness (Ph.D, intellectuel et homme politique ilnu) et Jean Tanguay (ethnohistorien et métis d'ascendance innue) ont entrepris la rédaction de *Voix, Visages, Paysages, Les premiers peuples et le *xxi^e* siècle*. D'ailleurs, si nous employons ici le terme « rédaction » pour qualifier l'excellent travail de recherche et de mise en valeur accompli par ces trois auteurs, il serait plus cohérent de parler de « transcription » puisque, comme ceux-ci l'expliquent dès le début, cet ouvrage est avant tout une « reprise de parole », la parole des peuples autochtones vivant au Québec. En effet, fidèle au mandat de la *Boîte Rouge vif* qui vise « la préservation, la transmission et la valorisation des patrimoines culturels communautaires, par une approche de concertation et de co-création » (*La Boîte Rouge vif*, s. d.), ce livre nous amène à considérer les autochtones interrogés comme les premiers auteurs.

Fort de la participation de dix-huit communautés représentant les onze nations autochtones du Québec, *Voix, Visages, Paysages* s'inscrit dans une dynamique de patrimonialisation plus large qui a débuté en 2009 sous l'égide du Musée de la civilisation. Servant à étayer l'exposition « C'est notre histoire. Premières Nations et Inuit du *xxi^e* siècle », ce livre fait partie d'un ensemble d'outils de diffusion parmi lesquels se trouvent, entre autres, un film (*Indian Time*), des programmes éducatifs ou encore un recueil de textes d'auteurs autochtones. Ainsi, sans pour autant être un catalogue d'exposition, *Voix, Visages, Paysages* met en valeur des objets inédits choisis par les participants pour parler de leurs cultures. Loin d'occuper une place centrale, ces objets sont les supports sur lesquels viennent s'appuyer les différents témoignages recueillis. Ils constituent la trame de fond devant laquelle se déploie une philosophie de vie que les Premières Nations et les Inuits veulent partager avec les lecteurs. Pris par la main, absorbé au fil des anecdotes et découvrant comme

s'il y était la confection des objets, leur histoire et leur usage, le lecteur finit lui aussi par s'initier à la philosophie de vie que mettent de l'avant les peuples autochtones. Derrière les discours, il découvre la sensibilité et la résilience avec lesquelles les Premières Nations et les Inuits, faisant leur autoportrait, proposent une lecture critique de l'histoire et des défis contemporains qui se posent à eux.

Avec plus de 5000 pages de conversations rapportées, ainsi que 250 heures de vidéos et 10 000 photographies, la quantité de matériaux disponibles pour constituer *Voix, Visages, Paysages* était colossale. Pourtant, malgré des choix que l'on imagine difficiles, les auteurs ont su proposer un ouvrage harmonieux à l'esthétique épurée. Pour chacune des thématiques abordées se succèdent ainsi des témoignages, toujours richement agrémentés de photographies (portraits, paysages et objets). Sans préambules, souvent livrés à « l'état brut », ces témoignages forment des ensembles cohérents qui se suffisent à eux-mêmes.

Si le livre compte six parties principales (toutes subdivisées en sous-thèmes) et des annexes (relatives à la méthodologie collaborative), on notera d'abord la structure particulière de la première partie qui, sous forme de frise chronologique, articule des témoignages marquants pour faire découvrir au lecteur une histoire des peuples autochtones du Québec racontée par eux-mêmes. Suivent alors quatre parties abordant successivement le mode de vie traditionnel, les traitements subis depuis la colonisation européenne, les défis rencontrés sur le chemin de l'autodétermination et les solutions entrevues pour s'épanouir culturellement. Enfin, succédant à cette approche thématique, une sixième et dernière partie propose au lecteur de suivre concrètement la confection d'objets emblématiques issus des cultures autochtones. Des raquettes au tambour, en passant par les vêtements traditionnels ou le *tikinagan* (porte-bébé), cette partie, qui clôture *Voix, Visages, Paysages*, nous présente avec émotion et poésie le travail unique de ces artisans.

Tout au long de cet ouvrage, Élisabeth Kaine, Jacques Kurtness et

Jean Tanguay font preuve d'une remarquable modestie et s'effacent au profit de la saisissante mosaïque de témoignages qu'ils ont élaborée. En procédant ainsi, ils parviennent avec brio à donner corps à la parole des Premières Nations et des Inuits, ce qui rend l'ouvrage particulièrement immersif. En effet, cette absence d'intermédiaires pour nous « guider » (ou plutôt leur discrétion) favorise une lecture intuitive et donne la sensation d'un contact direct avec les communautés, comme si nous étions sur le terrain.

Si *Voix, Visages, Paysages* est facile d'accès, il n'en demeure pas moins d'une grande richesse ethnographique. Parce qu'à chaque témoignage le lecteur aura l'impression de partager l'intimité des Premières Nations et des Inuits du Québec, de découvrir leur philosophie de vie et de se sensibiliser aux problématiques complexes qui les touche, ce livre satisfera aussi bien la curiosité d'un public non universitaire que celle d'étudiants. De la même façon, *Voix, Visages, Paysages*, est un matériau de choix qui devrait retenir l'attention des chercheurs d'un double point de vue : méthodologique et ethnographique. En effet, outre la valeur des témoignages exposés, c'est autant la façon dont les peuples autochtones élaborent aujourd'hui un discours sur eux-mêmes que le travail de concertation mis en place par les auteurs qui devrait intéresser les spécialistes. Enfin, *Voix, Visages, Paysages* est un livre qui s'adresse à la jeunesse autochtone. Faisant l'état du « patrimoine vivant des différentes Nations » (p. 1), il est un outil de transmission essentiel pour les jeunes autochtones qui se demandent comment se construire une identité respectueuse des traditions dans le contexte de la modernité. Ainsi, comme l'affirme Ernest Ottawa (p. 124), le temps n'est plus à la revendication ou à la négociation, il est à l'affirmation. Une affirmation identitaire et culturelle que l'on retrouve derrière chacune de ces voix qui, partageant des enseignements et des savoirs encore très nombreux, fondent les termes de l'autodétermination autochtone.

Thomas Lecomte
Docteur en anthropologie,
Université de Montréal



Quaqtaq, terre de la grande banquise

Louis-Jacques Dorais. Les Éditions GID, Québec, 2017, 176 p.

DANS CE LIVRE DE PHOTOGRAPHIES, Louis-Jacques Dorais souhaite raconter la vie à Quaqtaq, village du Nunavik, entre 1960 et 1990. C'est dans cette communauté bordant le détroit d'Hudson que l'anthropologue aujourd'hui émérite a fait ses premiers pas. Avec une double formation en linguistique et en anthropologie, Dorais est connu pour ses travaux sur la langue inuite. L'ouvrage est entamé par une introduction qui fait un survol de l'histoire de la région. Dorais commence son récit en parlant du territoire comme acteur premier de l'histoire, puis aborde le peuplement de l'Arctique canadien et plus précisément de la région de Tuvaaluk (où est situé Quaqtaq). S'ensuivent les premiers contacts avec les Qallunaat, nom en langue inuite pour désigner les non-Inuits et signifiant littéralement « sourcils proéminents ». Marins européens, missionnaires, employés des postes de traite, se succédèrent. Dorais raconte ensuite la sédentarisation de la communauté pour en venir à sa propre arrivée au village en 1965. S'il a d'abord été déçu de découvrir quelques cabanes délabrées, il a vite rencontré des hommes et des femmes aux savoirs nombreux et intéressants. Il reviendra au village à plusieurs reprises dans les années qui suivront. Ces décennies ont été marquées par la sédentarisation du village et par la mise en place d'infrastructures inuites à la suite de la signature de la Convention de la Baie-James en 1975. C'est cette période de changements rapides que Dorais partage en image dans les quatre chapitres suivants.

Le premier chapitre, « La vie au printemps », met l'accent sur la diversité des activités sur le territoire en cette période de réchauffement. Pour la période de mai à mi-juillet, Dorais